



Bartleby

vs

Marc
Villemain



L'histoire est toute simple.
Voilà.

Nous correspondons et nous nous lisons mutuellement. Comme cela se fait de plus en plus, quoique non sans une certaine réserve parfois : via les blogs ou sur des sites dits de « réseaux sociaux ».

Un jour que nous sommes tous deux sollicités, parmi d'autres, pour donner à **BSC NEWS MAGAZINE** un entretien sur la relation entre « Internet et Littérature », et du fait d'un problème technique qui, dans un premier temps, en empêchera la publication, nous vient l'idée de nous entretenir tous deux sur nos propres blogs. Il s'ensuit un dialogue spontanément complice et bienveillant, qui aboutira quelques jours plus tard à la consommation d'une bonne bière (enfin de plusieurs...) en terrasse d'une brasserie parisienne.

Très vite, l'idée initiale d'un simple entretien, de type journalistique, est écartée, au profit d'un échange plus équilibré, plus nourri ; plus risqué. Quelque chose qui soit plus personnel que ce que l'on trouve à lire d'ordinaire sur l'expérience ou la pratique des internautes. C'est que nous nous sommes trouvés bien des points en commun, sans parler de nombreuses coïncidences ou concordances parfaitement subjectives qui, si elles ne font certes pas sens en elles-mêmes, permettent de nouer un lien immédiatement loyal et bienveillant. Sans doute éprouvons-nous aussi, après quelques années de pratique, l'envie de faire état d'interrogations, de doutes, voire d'un certain vertige devant ce véhicule aussi indocile, fuyant et incontrôlable qu'est Internet. Ce qui n'empêche pas les désaccords.

Ni l'un ni l'autre ne sommes spécialistes d'Internet et des blogs. Nous ne revendiquons, en la matière, aucune espèce de qualification. Nous sommes, sans connotation aucune, des *littérateurs*, de la caste de ceux qui, nous dit le dictionnaire, « s'intéressent aux lettres », simplement épris d'une certaine idée de la pensée, de l'écriture et de la littérature. Nous n'avons jamais utilisé Internet et les blogs que pour démultiplier les occasions de jouer avec les mots. A bien des égards, nous sommes dépassés par ce que le futur technologique et numérique nous annonce – nous promet. Nous ne versons dans aucune espèce de fascination pour un *progressisme technophile* dont le nombre d'émules croît, mais nous apprécions l'infini des possibilités qui s'ouvrent à nous dès lors que nous nous *connectons*.

Prenons le risque, donc, potaches que nous sommes, de paraphraser l'ouverture du *Contrat social* : « On me demandera si je suis cogniticien, anthropologue, *geek* ou *nerd*, pour écrire sur Internet ? Je réponds que non, et que c'est pour cela que j'écris sur Internet. Si j'étais cogniticien, anthropologue, *geek* ou *nerd*, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire ; je le ferais, ou je me tairais. »

L'histoire est toute simple, donc.
Alors voilà.

xxx

Les blogs

Marc Villemain. Tu ouvres l'entretien que tu as donné à BSC NEWS MAGAZINE, en avril 2009, par une déclaration un peu inattendue – et selon moi problématique : « *La tenue d'un blog ressemble à la démarche analytique* ». Et d'expliquer que l'exercice t'as permis de prendre « *conscience de tes goûts en littérature et des problèmes qui t'intéressaient.* » Là, je te rejoins : on ne pense bien que ce que l'on écrit ; autrement dit encore, l'écriture est dotée d'une fonction, d'un pouvoir heuristique sans pareil. Mais j'imagine que tu n'as pas attendu la naissance des blogs pour écrire ? et en quoi le blog jouirait-il spécialement de cette fonction ?

Bartleby. A propos de ma déclaration sur « *la démarche analytique* », il faut la comprendre de manière non analytique ! Ce que je voulais dire, et tu sembles d'accord avec ça, c'est que la pensée s'objective en passant à l'écrit. J'avais des goûts, des centres d'intérêt, mais je n'avais réalisé aucun travail dessus et cela restait donc très vague ; c'était du domaine du ressenti, du subjectif. En écrivant sur les livres que j'aime, j'ai pris conscience de ces goûts, de ces centres d'intérêt, etc. Sans le blog, sans doute n'aurais-je jamais entrepris cette démarche. Pourquoi aurais-je écrit des critiques pour moi seul ? Tu sais bien que l'on n'écrit que pour être lu. Le blog permet de l'être facilement. Etre lu entraîne alors une contrainte : publier régulièrement, et donc s'efforcer à réfléchir, à lire plus que de coutume, à se renouveler, etc. C'est en ce sens que le blog est un outil extraordinaire pour des gens comme moi qui ne sont pas des auteurs et qui ne travaillent pas dans la presse. Par contre, le rôle du blog n'est sans doute pas le même pour toi puisque tu es auteur et critique dans la presse spécialisée. C'est même étonnant que tu te sois intéressé à cet outil...

Marc Villemain. Je te retourne l'étonnement : c'est précisément parce que je suis auteur (et très subsidiairement critique) que la question du blog s'est posée à moi. Je vais dire les choses plus précisément. Mon travail d'écriture n'a d'horizon qu'à l'aune de la création ; le miracle ne se produit pas à tous les coups, mais il n'est pas une phrase que je n'ai écrite sans avoir au moins l'intention de tricoter une maille d'un ouvrage bien plus vaste. Par ailleurs, et sans que la question me hante particulièrement, la seule et très éventuelle trace qui me survivra ne reposera ni dans la presse spécialisée, ni dans les blogs ou ailleurs, mais dans mes livres. Pour autant, je n'en suis pas moins un petit humain comme les autres, taradé par le réel, la psyché, le jeu social, les conditions d'existence, etc... Par complexion personnelle, j'ai tendance à me sentir très envahi, très encombré par ce magma-là. Or quand j'écris, des romans, des nouvelles, quand je fais, *simplement*, mon travail d'écrivain, j'ai besoin, si tu permets que je le dise ainsi, de redevenir peu ou prou *puceau de la vie* ; d'être, non pas nettoyé de ce qui m'environne, mais apte au moins à le reconsidérer de plus loin, ou de plus haut, dans une sorte de retranchement actif. C'est une des fonctions que le blog, pour moi, a remplie : il me permet de demeurer dans l'espace, très évanescent, du social, ou, pour le dire d'un grand et vilain mot, de la *sociabilité communicante*, tout en « immunisant » mon travail de création littéraire. C'est un peu comme un K-way, pour peu que la comparaison soit parlante : ce qui ruisselle à l'extérieur doit laisser l'intérieur parfaitement intact.

Une foule de gens qui, il y a quelques années encore, se seraient simplement qualifiés de lecteurs, et qui n'auraient sans doute jamais imaginé autre chose, sont en passe de s'agréger, sciemment ou non, stratégiquement ou pas, au domaine plus encadré, plus codifié de la critique.

Marc Villemain

Finalement, je n'ai jamais été blogueur. Je suis un auteur qui se sert de la technologie du blog, soit à titre d'expérimentation, soit pour faire connaître mes travaux. Où le blog apparaît comme un vecteur assez puissant de bouleversement du champ éditorial et littéraire, c'est finalement qu'une foule de gens qui, il y a quelques années encore, se seraient simplement

qualifiés de lecteurs, et qui n'auraient sans doute jamais imaginé autre chose, sont en passe de s'agréger, sciemment ou non, stratégiquement ou pas, au domaine plus encadré, plus codifié de la critique. Je n'ai pas encore de point de vue bien arrêté sur cette évolution – dont on peut parler, si tu veux ; je sens juste qu'elle soulève un certain nombre de questions.

Blogs de lecture et blogs de critiques

Bartleby. On a parfois qualifié mon blog d'élitiste, je ne risque donc plus grand-chose à te répondre franchement. Le blog est facile d'accès et n'importe qui peut créer son blog. Dans le domaine littéraire, je crois qu'on peut diviser les blogs en deux catégories : il y a d'une part les blogs de critique et d'autre part les blogs de lecture. Seuls les premiers m'intéressent. Il y

Il y a d'une part les blogs de critique et d'autre part les blogs de lecture. Seuls les premiers m'intéressent.

Bartleby

en a de très bons, il y en a de moins bons, mais ils ont le mérite de tenter de dire quelque chose sur les livres. Les seconds, les blogs de lecture, je les trouve assez navrants dans l'ensemble, même si ce sont ceux qui ont le plus de succès : il suffit de voir le

classement établi par WIKIO. Leur unique propos est de résumer vaguement le bouquin lu et de dire « j'aime » ou « je n'aime pas » et, comble de l'abomination, de lui donner une note... Leur seul critère est l'agréable et il n'y a dès lors plus aucune différence entre tel auteur de best-sellers et tel écrivain plus exigeant. Un livre est bon s'il fait passer le temps agréablement, s'il est divertissant. Il s'instaure entre ces lecteurs de véritables réseaux où règne le bavardage. Ce sont eux les vrais blogueurs. Ils sont dans le domaine de la communication, de l'extériorité ; on est chez eux comme dans un salon bourgeois. Tout ça pour dire que de la même façon que tu es un auteur qui utilise la technologie du blog, je suis un critique amateur qui utilise la technologie du blog. C'est pourquoi, avec quelques autres critiques rencontrés sur le réseau, nous avons fondé le FRIC-FRAC CLUB. Nous nous sommes aperçus que le blog n'est qu'un outil par défaut et nous avons créé un véritable site.



Marc Villemain. Ah, premier gros mot de notre échange – car je ne doute pas qu'il y en ait d'autres : l'élitisme ! Tu me conduis là sur un terrain que, par poltronnerie sans doute, j'aurais, de moi-même, peut-être pris soin d'éviter... Bref, l'accusation d'élitisme, une fois sortie de son acception déterministe ou sociologique, est une tarte à la crème. C'est l'arme du pauvre, un automatisme dans la bouche de ceux qui, soit auraient de la démocratie une conception parfaitement foutraque, soit se protégeraient de leurs propres carences. Pour ma part, je conserve de l'élitisme l'allant et la ferveur dont l'investirent nos anciens républicains, ceux qui voulurent en faire une arme contre l'esprit de caste et les privilèges de naissance. Mais le vrai problème, celui auquel nous nous heurtons parce que nous sommes contemporains de ce temps, est de rendre conciliables la survivance de ce qu'il faut bien appeler la « grande culture », indissociable, qu'on le veuille ou non, d'une élite, et le parachèvement d'une très forte aspiration démocratique. Peter Sloterdijk avait donné un écho

remarqué à tout cela, avec la verve qu'on lui connaît, dans ses *Règles pour le parc humain*, et il me semble difficile de ne pas parvenir au même diagnostic que lui quant à l'extinction d'un certain humanisme, que l'on dira lettré. Je crains, donc, que cette double aspiration à la culture et à l'ultra-démocratie ne soit illusoire, voire antithétique.

Bref, très souvent, ce que l'on qualifie d'élitiste aujourd'hui est une simple outrance pour (dis)qualifier ce qui a de la valeur, de la valeur en soi, pour bouter hors la considération commune ce qui, en fait, est simplement de qualité, fait preuve d'exigence et ne rechigne pas au difficile, voire le célèbre. A cette aune, je suis donc, comme toi, non pas élitiste, mais simplement élitaire : le mieux possible pour tous. Or, ce que ta remarque suggère, c'est que certains blogs ne fonctionnent guère différemment de nos *mass médias* : ils convoitent une popularité à moindres frais, cherchent à créer les conditions d'un *retour sur investissement* qui leur soit favorable et d'une gloriole qu'ils n'auraient pas connue autrement. Ce faisant, ils rejoignent la cohorte des étoiles filantes, ces idoles d'un temps qui a perdu la mesure du temps – du temps passé, bien sûr, mais tout autant du temps à venir, l'avenir étant confondu avec un présent l'on ne s'imagine pas autrement que perpétuel.

Ce que l'on qualifie d'élitiste est une simple outrance pour (dis)qualifier ce qui a de la valeur, de la valeur en soi, pour bouter hors la considération commune ce qui, en fait, est simplement de qualité, fait preuve d'exigence et ne rechigne pas au difficile, voire le célèbre.

Marc Villemain

Ne soyons pas trop sévères, toutefois. L'exigence est une fin en soi, c'est entendu. Et cela devrait l'être spécialement dans le domaine littéraire. Maintenant, que des instances dédiées au livre et à la lecture soient d'un accès simple, quitte à être superficielles ou à manquer d'esprit analytique, cela n'est pas forcément un problème. Après tout, blogs de critiques ou blogs de lectures, nous visons tous un même but : inciter à la lecture, perpétuer, même de manière minimale, la culture de l'écrit. Or nous ne pouvons pas tous y parvenir de la même façon, ne serait-ce que parce qu'il y a pour la lecture mille publics différents. Idem pour les livres : tu établis une distinction assez hermétique entre « *tel auteur de best-sellers et tel écrivain plus exigeant* », toutefois cette distinction est un peu injuste, et pas toujours vérifiée – George Steiner lui-même tenait *Harry Potter* en une certaine estime.

En revanche, la rupture structurelle proclamée par certains blogs littéraires n'est parfois que déclamatoire : beaucoup ne font pas mieux, et souvent moins bien, que la critique dite officielle, celle qu'il est de bon ton de stigmatiser sous l'étiquette infâmante de *l'establishment*. C'est là que la très appréciable démocratisation induite par la simplissime technologie du blog atteint quelques limites : une certaine popularité induit sans doute une certaine normalisation.

Bartleby. En réalité, je n'ai rien contre les blogs de lecture. Ils ne m'intéressent pas, c'est tout. Mais j'ai été attaqué par certains d'entre eux suite à un classement effectué par LE MAGAZINE DES LIVRES. Non seulement on m'a soupçonné d'être de mèche avec les gens de ce magazine (je ne te connaissais pas encore !), mais on a trouvé scandaleux qu'un blog aussi prétentieux que le mien figure dans ce palmarès alors que d'autres, des blogs de lecture, n'y figuraient pas. J'ai trouvé cela très étrange car je ne me suis jamais formalisé de n'apparaître nulle part et je n'ai jamais eu l'impression d'écrire pour des *happy few*. Mon seul élitisme consiste à parler sérieusement de littérature, mais je ne crois pas qu'il faille être un lettré pour me lire. Je n'ai d'exigences qu'envers moi-même, en tant que lecteur d'abord,

Mon seul élitisme consiste à parler sérieusement de littérature.

Bartleby

en tant que critique ensuite. Cela ne signifie pas que je suis content de ce que je fais. Pas du tout, bien au contraire.

Je suis à la fois d'accord avec toi et pas d'accord lorsque tu dis que les blogs de critique et les blogs de lecture partagent un même idéal : inciter à la lecture. S'il s'agit d'inciter à lire, cette incitation ne concerne pas les mêmes livres et ces livres n'ont rien à voir entre eux. Je maintiens ma distinction entre les auteurs de best-sellers et les écrivains exigeants, et l'avis de Steiner sur *Harry Potter* ne me fera pas changer d'avis, malgré toute l'admiration que j'ai pour lui. Il n'y a rien de comparable entre Gass, Bolaño ou McCarthy et Lévy, Gavalda ou Musso. Certes, on parle toujours de livres, de littérature, de lecture, mais ces mots ne sont plus que des homonymes. La littérature, la vraie, est exigeante, dans la forme et dans le fond. Tu dois savoir ça, toi qui écris, non ?

Marc Villemain. Sur le premier point. Je ne dis pas que blogs de critique et blogs de lecture « *partagent un même idéal* », je dis qu'ils « *visent un même but.* » Ce but, l'incitation à la lecture et la perpétuation de la culture de l'écrit, repose sur un dénominateur commun, fût-il vague, voire impensé, qui serait, pour faire vite, le produit d'une commune considération pour l'écriture, pour ce qu'elle offre ou permet. L'idéal, c'est tout autre chose, et là, bien sûr, les deux catégories de blogs telles que tu les as relevées sont, pour le coup, presque opposées : d'un côté

Ce qui est amusant chez le même être humain, c'est qu'il pourra trouver plaisir et intérêt, divertissement et pénétration, dans des pratiques en apparence très inconciliables.

Marc Villemain

une lecture de divertissement, de l'autre une littérature



d'émancipation ; de l'un, une distraction à peu près ou plus ou moins intelligente, de l'autre un acte qui engage beaucoup plus que soi-même, une quête à la fois intime et universelle, et finalement peut-être aussi insensée qu'infinie. Mais tel que nous formulons les choses, nous ne faisons ici que reproduire dans les mêmes termes de très ancestrales polémiques ! Défions-nous, donc, de cette dichotomie, assez peu féconde. Ce qui est amusant chez le même être humain, c'est qu'il pourra trouver plaisir *et* intérêt, divertissement *et* pénétration, dans des pratiques en apparence très inconciliables. Il me semble que c'est plutôt cette plasticité humaine qu'il faut s'efforcer de sonder.

Littérature et littérature (1)

Deuxième point : « *la littérature, la vraie, est exigeante, dans la forme et dans le fond* », dis-tu. Mais peut-on seulement qualifier, définir cette exigence ? et qui pourra dire, transmettre, ce qu'est la « vraie » littérature (le bon grain) ? et que sera la « fausse » (l'ivraie) ? Nous avons chacun nos réponses, et il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin : ces choses-là se savent, se sentent. Au point qu'on les perçoit dès la première phrase d'un livre, presque dès son titre : une manière de racoler, de faire sourire, d'exciter une sensation, de coder ses mots pour son temps ; etc... Mais d'authentiques écrivains, au sens où leur existence même n'a, à leurs propres yeux, de sens qu'en vertu de l'écriture, pourront écrire de forts mauvais livres ; *a contrario*, d'autres, moins affectés par cette violence assez unique, et en partie mystérieuse, que produisent les mots et le rapport que nous entretenons avec eux, pourront se révéler de talentueux dessinateurs de mondes. Prenons mon propre cas, pour simplifier : je suis exigeant,

ô combien, quand j'écris ; du moins le suis-je, si l'on peut dire, à l'aune de moi-même. Tel lecteur pourra pourtant estimer que mes livres manquent à cette suprême exigence : il pourra me trouver léger quand je me croirai pénétrant ; convenu quand je me croirai singulier ; il pourra trouver telle phrase bancale quand je croirai au contraire avoir réussi à la plier à ma petite musique intérieure ; etc... Je me fais un peu l'avocat du diable, c'est entendu, pour les besoins de notre échange. Mais au fond, ce que tu juges là, en invoquant la « vraie » littérature, n'est-ce pas l'intention de l'auteur, plutôt que son livre ? son rapport à la considération symbolique que peut conférer le statut d'auteur ou d'écrivain plutôt que ses livres ?

Bartleby. Cette dichotomie est peut-être ancestrale, mais elle me semble fondamentale parce que c'est le statut de la chose littéraire qui est en jeu. Il y a livre et livre. On peut trouver du plaisir et de l'intérêt dans un même livre, mais ce qui est fondamental est la priorité que l'on accorde à l'un ou à l'autre. Considérer, comme le font les blogs de lecture, que l'intérêt d'un livre réside dans le plaisir qu'il suscite est une erreur. Et il en est de même avec n'importe quel art. Prenons la peinture. Le peintre du dimanche peut réaliser de très beaux tableaux dont la seule valeur est décorative. Ils provoquent du plaisir. Cela ne suffit pourtant pas à faire de ces tableaux des chefs d'œuvre. C'est d'ailleurs pour cette raison que certains artistes contemporains refusent toute valeur esthétique à leurs œuvres. Inversement, la plupart des gens aiment Vermeer ou Van Gogh parce qu'ils trouvent ça beau. C'est bien, mais ce n'est pourtant pas pour des raisons purement esthétiques que ces deux peintres ont laissé leur nom dans l'histoire de l'art. Les grands maîtres sont la plupart du temps admirés pour de mauvaises raisons. Le plaisir que suscite une œuvre picturale ou littéraire est à mon sens accessoire. La plupart des grands livres que j'ai pu lire m'ont réclamé un effort, qu'il s'agisse de Proust ou de Bolaño. Bien entendu, j'en ai retiré du plaisir, mais, là encore, il faut s'entendre sur ce que l'on entend par plaisir. Il ne s'agit pas d'un simple agrément, il s'agit d'une satisfaction d'ordre intellectuel.

Voilà par là même le critère qui permet de distinguer le bon grain de l'ivraie. Je crois qu'effectivement tout se joue au départ, selon l'idée que l'auteur se fait de la littérature. Ce qui n'empêche pas qu'un bon auteur puisse écrire un mauvais livre. Par contre, un petit écrivain n'écrira jamais de bons livres.

Marc Villemain. Oui, en fait tu te places du côté du lecteur. Ce sont de ses exigences et de ses attentes à lui dont tu parles, à partir desquelles tu tisses une sorte de typologie de l'auteur. J'avoue éprouver de plus en plus de mal à me mettre à la place de ce lecteur, pour cette simple raison que, consciemment ou pas, mes lectures sont en partie faussées par mon attention un peu obsessionnelle au petit artisanat que je devine ou tâche de deviner derrière le livre. Cela dit, je suis plutôt d'accord avec toi, même si je peux trouver un peu austère ton approche du plaisir de lecture. D'autant que, pour un auteur, il peut s'avérer très compliqué, tant du point de vue de la technique narrative que du travail d'écriture en tant que tel, de procurer au lecteur un plaisir, disons, « simple ». Mais je suis d'accord que cela participe d'un choix esthétique qui confine au choix éthique, et que ce choix fait rarement tomber la littérature du côté des grandes œuvres.

Les blogs littéraires et la presse spécialisée

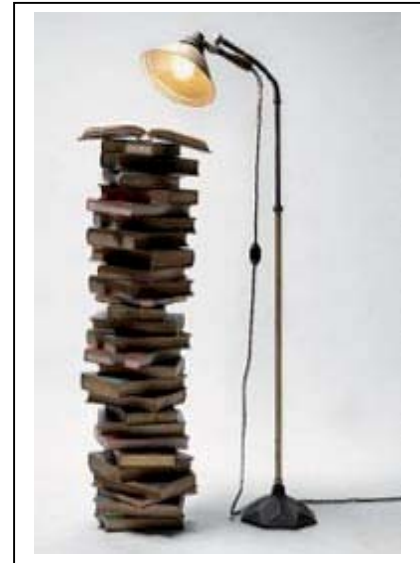
Mais c'est là un débat de littérateurs, dont je ne suis pas certain qu'il mobilise beaucoup les acteurs de l'Internet littéraire. Mettons de côté, donc, les auteurs, pour revenir aux blogs. J'ai l'impression que, à l'origine, il y avait, latente, souterraine, l'envie de *faire la nique* aux critiques estampillés. Ou, dit de manière plus détachée, de faire émerger une critique différente, moins « formatée », moins soucieuse du tempo éditorial et/ou médiatique, bref

d'être surprenants là où d'autres pouvaient s'avérer convenus, de faire découvrir des auteurs méconnus là où des supports plus traditionnels pouvaient se contenter de relayer des événements, d'être indépendants quand les groupements d'intérêts prévalaient ailleurs, etc... Il s'agit bien sûr d'évaluer cette ambition, mais, avec un peu de recul désormais, on ne peut le faire sans en avoir préalablement interrogé les fondements, les préconçus, les motifs aussi bien que les mobiles.

Bartleby. Je ne pense pas qu'il s'agissait de *faire la nique pour faire la nique*.

Marc Villemain. Non, je ne dis pas ça...

Bartleby. Par contre, l'éclosion des blogs vient incontestablement d'un mécontentement envers la critique traditionnelle. Son premier défaut est d'être « *calibrée* ». La quantité et la qualité sont liées. Lorsque l'on a une dizaine de lignes pour parler d'un livre, le propos se réduit nécessairement à des généralités. Sur les blogs littéraires, il est possible de trouver des articles fouillés, de véritables études qui citent longuement les livres dont ils parlent. Le blogueur donne ainsi l'impression d'avoir lu le livre dont il parle alors que de nombreux papiers de la presse écrite se résument à des réécritures de la quatrième de couverture. De plus, ce sont les *majors* qui occupent l'actualité littéraire alors que leur production est parfois plus que discutabile. Inversement, il y a de nombreux petits éditeurs qui font un travail formidable qui ne rencontrent pas ou peu d'échos dans la presse. Le but de nombreux blogs est de faire connaître et reconnaître ce travail. Les petits éditeurs, et je pense à QUIDAM, au PASSAGE DU NORD-OUEST, aux ALLUSIFS et à d'autres, ne publient pas seulement des auteurs inconnus, ils publient parfois d'immenses écrivains dont les textes sont totalement méconnus en France. De cela il résulte un effet pervers, dont je suis moi-même victime, qui est de ne plus prêter



De cela il résulte un effet pervers, dont je suis moi-même victime, qui est de ne plus prêter attention au travail de ces *majors*, et peut-être même de mépriser leur travail dont le but semble être de vouloir faire de l'argent avant tout.

Bartleby

attention au travail de ces *majors*, et peut-être même de mépriser leur travail dont le but semble être de vouloir faire de l'argent avant tout.

Quant à l'indépendance des blogs, elle est en réalité très discutabile... Les blogs qui ont un lectorat conséquent sont en réalité

très sollicités par les éditeurs. Je le suis, mais j'essaie d'être irréprochable en refusant certaines propositions et, lorsque je les accepte, je précise que je ne ferai pas forcément de papier.

Marc Villemain. Je serai plus mesuré, s'agissant de la presse spécialisée traditionnelle. Qu'elle soit « *calibrée* », au sens où un certain nombre de signes est attribué d'office à chaque article (ce qui ne date pas d'hier), n'induit aucunement une quelconque perte de qualité d'analyse ou une quelconque superficialité. J'irai jusqu'à dire que cette contrainte peut même se révéler féconde : c'est pourquoi nous apprenions, à l'école, à résumer un texte en un maximum de dix lignes. On ne nous le demandait pas par sadisme, mais afin que notre cerveau s'applique à un minutieux exercice de concision. La concision, qu'est-ce que c'est ? C'est l'aptitude à classer et à hiérarchiser des informations, autrement dit à attester formellement d'une certaine compréhension d'un texte et à en faire une lecture qui, au

minimum, aura pour elle la cohérence d'un point de vue, d'une prise de parti, d'un *angle*. A contrario, la liberté structurelle des blogs, si elle est plaisante pour leurs auteurs, peut les conduire au verbiage le plus creux. Aucun des grands supports traditionnels, des supports les plus prisés et/ou les plus reconnus, n'a sacrifié ses longues plages d'analyse : c'est vrai du MAGAZINE LITTÉRAIRE, de TRANSFUGE, de la QUINZAINE LITTÉRAIRE, du MAGAZINE DES LIVRES ou du MATRICULE DES ANGES pour la presse magazine, comme des suppléments littéraires du FIGARO, du MONDE ou de LIBÉRATION pour la presse quotidienne. Je serai en revanche plus critique envers les hebdomadaires, acculés à trouver leurs marques entre une info suffisamment chaude et un recul de toute façon illusoire ; j'ai bien conscience que l'exercice est des plus complexes, mais le fait est que, de mon point de vue en tout cas, ils sont devenus en partie inadaptés.



Mais les blogueurs ont fini par former une petite communauté, fût-elle informelle, où j'ai l'impression qu'il est parfois de bon ton de ne pas s'enquérir de ce qui se pratique dans la presse dite traditionnelle. D'aucuns seraient surpris d'y trouver des articles parfois plus fouillés, plus pénétrants, que sur bien des blogs pourtant libérés de toute contrainte éditoriale.

Bartleby. Bel éloge de la concision, mais critiquer un texte, ce n'est pas en faire le résumé.

Marc Villemain. Encore une fois, je n'ai pas dit ça. J'ai parlé d'un impératif de « concision » qui rende apte à dégager un « angle »...

Bartleby. Quoi qu'il en soit, je crois qu'une véritable critique nécessite du temps. Critiquer un livre, c'est en étudier le style, la thématique et l'inscrire dans l'histoire littéraire. Ce n'est pas en une dizaine de lignes qu'il est possible de faire cela ; au mieux, il s'agira d'une présentation, pas d'une critique. Il est vrai que de longs articles prennent le risque du verbiage, mais il arrive aussi que de courts articles ne soient que verbiage ! C'est parfois le cas dans les magazines mentionnés qui, pour certains, offrent aussi des articles d'une grande qualité. Cela reste cependant assez rare du fait du calibrage des critiques. Mais je ne crois pas qu'il faille opposer totalement les blogs à la presse ; il y a de très mauvais blogs !

L'édition en France (1)

Marc Villemain. Soit. L'autre sujet, c'est les « majors » – expression que je n'aime pas beaucoup, car elle cloître le jugement sur une ultime et exclusive connotation économique. Je ne suis ni un bleu, ni un ange, et il ne s'agit évidemment pas de faire comme si l'argent n'était pas une composante décisive, peut-être dominante, de la galaxie des Lettres : infécondes pour la vie littéraire, les positions d'oligarchie sont une réalité, au demeurant aggravée par des

phénomènes de concentration qui dépassent amplement la chaîne du livre. Il n'empêche. Là encore, si tu lis attentivement les quelques supports que j'ai cités, tu seras surpris d'y constater que, si *Galligrasseuil* résiste bien, cela n'empêche pas ce facétieux regroupement d'être savamment entretenu par de mauvais esprits, parfois sans lien aucun avec la réalité. Aussi lisé-je couramment, dans ces journaux et magazines, des critiques de livres des éditeurs que tu cites, et de bien d'autres encore.

On dira (les mauvaises langues diront) que ma position prête à ambiguïté, puisque je suis publié par LE SEUIL. Je ne pourrai alors qu'abdiquer devant le procès d'intention – seule chose un peu sensée à faire dans ce genre de procès. Etrangement, ce petit milieu semble trouver un plaisir renouvelé à sa paranoïa, il n'aime rien tant que surjouer les querelles de clans, montrer du doigt les méchants et s'asséner des coups de vertu à la figure. Il a ses forts en gueule, ses matamores, ses chefs de bandes, ses mascottes et ses souffre-douleur – et, in fine, son maître, qui donne le coup de sifflet final. La vérité, mais je veux bien qu'elle m'échappe, c'est qu'un écrivain est seul, toujours. Et que si lui-même, comme lecteur, peut bien avoir ses éditeurs de prédilection, il n'hésitera guère lorsqu'une maison aussi douteuse que GALLIMARD, GRASSET ou LE SEUIL, toutes vendues à de très méchants et très triomphants capitalistes et pour ne citer que les plus détestables, lui proposera d'éditer et de publier ses textes... Et puis, il faut savoir de quels éditeurs nous parlons : supportera-t-on encore de lire Paula Fox ou Dominique Mainard, toutes deux publiées par JOËLLE LOSFELD, propriété de GALLIMARD ? Je prends cet exemple au hasard, il y en a

Un certain *politiquement correct* sévit dans la petite confraternité des blogs.

Marc Villemain

Un mot enfin sur blogs. J'observe avec

reçois des services de je suis édité au E, je tiens depuis plus de deux ans des critiques régulières pour LE MAGAZINE DES LIVRES, et, à l'exception de deux ou trois maisons de grande qualité mais relativement modestes, je ne reçois rien ou tout comme de la part des éditeurs. Pas même de celui qui me publie. Moyennant quoi, j'achète sur mes fonds propres huit à neuf livres sur les dix que je pourrais recenser. Ce qui ne me gêne en aucune mesure, mais qui atténue un peu l'amertume de ceux des bloggeurs qui pourraient se sentir orphelins du système.

à la pelle.

l'indépendance des quelque malice que tu presse. Personnellement,

Tout cela pour dire que s'il n'existe aucun secteur de la vie économique, fût-elle culturelle, qui ne soit dominé par quelques grand pôles à velléités hégémoniques, un certain *politiquement correct* sévit dans la petite confraternité des blogs. Pour certains d'entre eux, héritiers indirects de quelque nébuleuse idéologique lointaine, les petits ont par principe raison contre les gros : à les en croire, ces derniers n'auraient d'intentions que maléfiques tandis que les petits seraient immaculés ; les gros ne penseraient qu'à l'accumulation de leurs biens quand les petits ne lutteraient que pour la défense désintéressée de la grande cause littéraire : d'un côté les rapaces, de l'autre les Purs. Ce manichéisme est trompeur, et parfois

Ce sont surtout les petits éditeurs qui démarchent les blogs parce qu'ils peuvent profiter d'une visibilité dont, quoi que tu en dises, ils bénéficient bien moins dans la presse.

Bartleby

hypocrite : ce qui est *small* n'est pas toujours *beautiful*.

Bartleby. Il n'en reste pas moins que l'avantage des blogs est de pouvoir plus facilement consacrer des articles de fond sur les livres et c'est sans doute ce qui explique qu'ils sont de plus en plus choyés par les

éditeurs. Cela d'autant plus que la presse n'est plus très prescriptive, d'après ce que m'a dit un éditeur.

Ce sont surtout les petits éditeurs qui démarchent les blogs parce qu'ils peuvent profiter d'une visibilité dont, quoi que tu en dises, ils bénéficient bien moins dans la presse, ce qui, pour un grand nombre d'entre eux, est assez injuste si l'on considère la qualité de ce qu'ils publient. Cela ne veut pas pour autant dire que les grandes maisons d'édition ne publient que de mauvais livres, tu en es la meilleure preuve !, mais ils publient tant que les bons livres se perdent dans la masse et cela d'autant plus qu'ils privilégient le marketing des livres qui se vendront le plus. Les petits éditeurs publient moins et ont souvent une ligne éditoriale cohérente.

Les blogs vs la presse : la prescription

Marc Villemain. Je serais tenté de dire que la prescription, il y a des médecins pour ça... Etre prescripteur, donc : voilà le nouvel impératif catégorique. Au moins les écoles de marketing ne se cachent-elles pas derrière leur petit doigt pour faire dire au mot autre chose que ce qu'il veut dire : une technique de persuasion visant à déclencher un acte quasi-automatique d'achat. Enfin, passons...

Un éditeur de littérature te dit que la presse écrite n'est plus prescriptive ? Par quelle fantaisie ou quelle incongruité arithmétique le supplément littéraire d'un organe quotidien national, dont le tirage peut effleurer les 500 000 / jour et la diffusion dépasser les 350 000, serait-il moins prescriptif qu'un blog littéraire, même prisé ? On nous dit que la presse traditionnelle ne fait plus vendre de livres ? Qu'on nous donne les chiffres. On nous dit que les blogs sont de plus en plus prescriptifs ? Qu'on nous donne les chiffres. Or nous ne les aurons jamais, pour cette simple raison qu'il est rigoureusement impossible d'évaluer le succès d'un livre à l'aune de ses relais. La prescription, c'est la quête du Graal.

Et puis, posons la question : les blogs, combien de divisions ? Là encore, nul ne peut le dire. Il est certain que les choses seraient plus claires si chacun d'entre eux affichait des compteurs (et des compteurs si possible capables d'afficher autre chose que des quantités...). On s'apercevrait alors que les plus populaires d'entre eux (dont le mien n'est évidemment pas !) se réduisent au mieux, et en moyenne, à une ou deux centaines de lecteurs quotidiens *réels*. La seule chose que l'on soit peu ou prou en mesure d'affirmer sans trop de risques de se tromper, c'est que les relais les plus puissants semblent être ceux qui débordent du champ littéraire et qui se targuent de *culturel* : tel magazine féminin, tel *talk show* télévisé. On se damnerait aujourd'hui pour avoir une demi-page (et sa photo) dans *Elle* ou pour passer chez Laurent Ruquier, comme on se serait damné naguère pour avoir un équivalent dans L'AURORE ou dans LES TEMPS MODERNES.

Pour autant, la meilleure « prescription » me semble, aujourd'hui comme hier, reposer sur ce couple, que j'espère solide, constitué du libraire et du lecteur. Le conseil et le bouche à oreille, la connaissance et la curiosité : quels que soient les moyens et les médias utilisés, on ne sort pas de cette équation-là, et c'est heureux. Equation d'ailleurs négligée, il est vrai, par nombre de gros éditeurs, acquis par culture autant qu'acculés par souci d'économies d'échelle à la communication de masse. C'est leur talon d'Achille, qu'en effet ils tardent à comprendre, peut-être à accepter.



Le conseil et le bouche à oreille, la connaissance et la curiosité : quels que soient les moyens et les médias utilisés, on ne sort pas de cette équation-là, et c'est heureux.

Marc Villemain

Après, il s'agit en effet de comprendre l'émergence des blogs littéraires et le rôle qu'ils jouent ou sont appelés à jouer. Tu as évidemment raison de signaler que les gros éditeurs demeurent assez indifférents à ces supports, les autres, plus modestes, faisant semble-t-il davantage appel à eux pour relayer l'information. Les grandes maisons ont leurs habitudes, des fichiers prêts à l'emploi qu'elles se contentent de mettre à jour au gré des changements dans les rédactions. Elles comptent sur leur aura, sur les renvois d'ascenseur, sur leurs positions dans les grands groupes, et leur pratique se borne souvent à adresser le livre aux critiques estampillés et à leur passer un coup de fil dans les dix jours pour s'assurer qu'ils l'aient bien reçu. Après, si je puis dire, c'est *l'ordinaire des connivences ordinaires*, à savoir une combinaison de loterie, de circonstances, d'opportunités, de complicités et d'entregent. Toutes choses que possèdent les éditeurs plus modestes, mais dans des proportions évidemment moindres. Pour eux, le blog apparaît donc comme un palliatif intéressant ; pour eux, mais j'ajouterai : pour les auteurs. Car le pire qui puisse arriver à un auteur (et ça lui arrive souvent), n'est pas seulement qu'il ne parvienne pas à trouver son lectorat, mais qu'il ne soit fait nulle part mention de son travail. A cette aune, oui, les blogs accroissent ses chances qu'un écho lui soit donné. Et ce n'est pas rien, je parle d'expérience.

Ce qui est intéressant enfin, c'est que si l'on donne le choix à un écrivain entre un article, même assez bref, disons deux colonnes, dans, au hasard, LE FIGARO LITTÉRAIRE, et un article plus fouillé dans n'importe quel blog, même réputé, il choisira à coup sûr l'article dans LE FIGARO LITTÉRAIRE. Je ne dis pas que cette situation n'est pas en train de changer, je ne dis pas que le vent ne souffle pas, je dis que c'est là le ressenti d'un très grand nombre d'auteurs, quand bien même on les aurait prévenus que l'organe le plus *prescripteur* ne serait pas nécessairement le plus prestigieux. Car c'est aussi de prestige qu'il est question. Chose qui ne s'acquiert qu'avec le temps, au gré d'une contribution originale à l'histoire littéraire. Ce dont, par leur jeunesse au moins, les blogs sont pour l'heure dépourvus.

Littérature et intérêts économiques

Bartleby. Je regrette tout autant que toi cette manie de la prescription nécessitée par la mauvaise santé de l'édition. Les intérêts économiques tuent la littérature. Il faut vendre du livre et pour vendre plus facilement, on offre du mauvais livre, du livre divertissant dont les auteurs rêvent de ELLE ou de Laurent Ruquier !

Encore une fois, je crois que les blogs de critique suscitent l'intérêt d'éditeurs fournissant d'autres produits : des livres qui n'auront jamais une page dans ELLE et qui ont du mal à atteindre une certaine visibilité et cela d'autant plus que les blogs deviennent une source de renseignements presque aussi nécessaire que le gentil libraire. Ils suscitent tout autant le bouche à oreille : le lecteur d'un blog ayant apprécié la critique de tel ou tel livre en parlera lui aussi à son entourage, etc.

Cela dit, il est évident que tout auteur et tout éditeur préférerait avoir droit à un papier dans tel ou tel grand quotidien national plutôt que sur un blog et cela n'est pas prêt de changer ! De la même façon, un auteur ne refusera jamais de signer chez GALLIMARD et consorts, un blogueur ne refusera jamais d'écrire pour la presse écrite...



Marc Villemain. Les intérêts économiques existaient avant la littérature... Ne jouons pas les vierges effarouchées devant le caractère racoleur de certaines démarches éditoriales ! Quant aux auteurs, que certains d'entre eux se consacrent à l'entretien de leur petite gueule en papier glacé, ça les regarde, et ce n'est pas d'eux que je serai jaloux – je ne suis jaloux que du talent. A tout cela nous devons être simplement, complètement, définitivement indifférents. Même si, après tout, je ne suis pas le plus mal placé pour pouvoir m'en agacer : certains auteurs jouissent de privilèges et de soutiens éditoriaux qui, au bas mot, me semblent exorbitants de la qualité de leur œuvre. Ces deux mondes, l'art et le marché, les œuvres et leurs *débouchés*, coexisteront toujours. Tout ce que nous pourrions en dire, ici ou ailleurs, dans les colonnes de nos blogs ou dans les colloques acquis à la cause, n'empêchera jamais les écrivains d'écrire et les commerçants de commercer. Même si l'on se prend parfois à rêver que ceux qui ont en charge de faire connaître le livre et la littérature n'oublie pas (trop) leur cœur de métier ; ce serait déjà une quasi panacée.

Les blogs *vs* la presse : branchés *vs* conservateurs

Un mot encore sur les blogs, ta réponse m'y invite : bien sûr, les blogs peuvent être une passerelle vers la presse écrite. Et pourquoi pas ? Mais je m'en réjouirais davantage encore si un certain nombre d'entre eux ne cultivaient pas une certaine défiance envers elle, s'ils ne se percevaient pas eux-mêmes comme une sorte d'avant-garde de la critique, faisant plus ou moins sciemment de « l'ancienne », au mieux un bastion du conservatisme, au pire un suppôt du capitalisme de connivence... D'autant que les blogueurs les plus en vue aujourd'hui seront peut-être les hérauts de la critique installée demain.

Sur le bouche à oreille enfin, il ne fait pas de doute que les blogs en constituent une forme nouvelle, et je suis le premier à veiller à ce que mon éditeur les intègre aux services de presse, à l'issue d'un tri évidemment nécessaire. Pour autant, je distinguerai nettement leur influence de celle que peut avoir un libraire. Pour une raison qui tient essentiellement à leur sociologie : en grande majorité, et pour l'heure au moins, les blogs littéraires sont tenus par des personnes assez jeunes, relativement au fait des techniques de communication modernes, d'un profil plutôt urbain (et plus ou moins spontanément *de gauche*). Ce qui, tu en conviendras, est loin d'être représentatif de l'ensemble des lecteurs. Il me semblerait assez logique que les blogs amplifient leur influence ; mais il ne faut pas trop se raconter d'histoires et, pour l'instant, relativiser un peu leur influence dans la sphère globale des lecteurs de livres.



Les blogs *vs* la presse : la prescription (2)

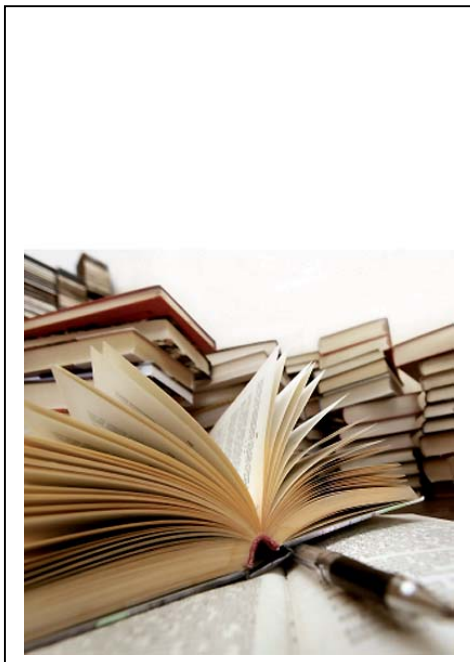
Bartleby. Que te répond ton éditeur lorsque tu lui demandes de démarcher les blogs ? Les grandes maisons d'édition comme celles dont tu fais partie ont, je crois, tendance à ignorer la blogosphère parce qu'ils peuvent obtenir plus facilement des papiers dans la presse. Et toi, en tant qu'auteur, sollicites-tu directement des blogueurs ou es-tu parfois sollicité ?

Marc Villemain. Il faut bien s'entendre sur les mots. Lorsque je parle d'éditeur, je ne parle pas ici de la personne physique ; mon editrice, en l'occurrence Emilie Colombani, tient son rôle : elle lit mes textes, attire mon attention sur certains

aspects de mon travail, éventuellement suggère des modifications ou des révisions ; ensuite, le

devenir de l'objet lui échappe en grande partie. Donc, mon éditrice, c'est elle ; mon éditeur, c'est LE SEUIL. Autrement dit, une énorme machine. Quelque chose dont un Kafka aurait pu rendre compte – mais je songe, disant cela, qu'il en est un, contemporain, qui en rend compte, et avec quel style, quel panache, je veux parler de Jack-Alain Léger. Bref, il se trouve que je suis édité et publié par quelque chose qui n'est plus seulement une maison d'édition, mais une institution. Un mastodonte, donc, tentaculaire, compartimenté, hiérarchisé, au carrefour d'intérêts à la fois colossaux et contradictoires, une construction à la fois culturelle et économique dont l'incomparable atout est d'avoir une histoire, au demeurant souvent glorieuse, mais qui n'échappe pas à une inertie persistante, un quelque chose d'adipeux qui la bride et la contraint. Un Goliath, en quelque sorte – puissance et fragilité, virilité et extrême sensibilité. C'est là le lot de toute institution : l'ancienneté, la réputation, la nécessité de donner le change la conduisent à mettre en branle des forces qui vont mécaniquement chercher à conserver plutôt qu'à risquer, à thésauriser plutôt qu'à investir, à accompagner ce qui est déjà vendeur plutôt qu'à parier sur ce qui vendra peut-être. Ne nous étonnons pas qu'un éléphant n'excelle pas au sprint ; je veux dire par là que la conversion des grosses maisons d'édition à la galaxie de l'Internet et des blogs n'est qu'une question de mois, peut-être de semaines. Du moins faut-il le leur souhaiter, voire le leur suggérer.

Si l'on entend tout cela de manière un peu systémique, c'est-à-dire si l'on accepte de me faire grâce d'aucun jugement de valeur d'aucune sorte, la réponse à la question des relations d'un



tel éditeur avec les blogs coule de source : pourquoi se presser de tendre la main à un support encore très neuf qui n'a pas fini de faire ses preuves quand on a soixante-quinze d'existence, qu'on peut se targuer d'avoir joué un rôle dans l'histoire littéraire et que les interlocuteurs traditionnels de la presse traditionnelle suffisent à assurer une certaine audience à ses productions ? La réponse que je fais à cela, c'est que le temps qui s'est ouvert avec Internet, mais plus généralement avec la dispersion un peu confuse et chaotique des savoirs et de la connaissance, contraint les gros éditeurs à reconsidérer très profondément leur structuration et leurs pratiques, qui confinent souvent à une routine dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils la paieront cher s'ils ne se réforment pas rapidement.

Pour entrer dans ce que le sujet a de plus concret, j'ai évidemment fourni à mon éditeur, au moment de la parution de *Et que morts s'ensuivent*, une liste de blogs ou de sites auxquels il me semblait intéressant d'adresser le livre. Ce qui a été fait sans difficulté. Mais l'initiative vient principalement de moi, non de l'éditeur, qui ne « démarche » pas les blogs, du moins à ma connaissance, et qui est assez malhabile, en raison à la fois de sa taille et de ses choix stratégiques, à adapter ses stratégies de communication à la diversité des auteurs de son catalogue. En gros, quand un livre sort, on appuie sur le bouton de la communication institutionnelle et on inonde la population critique sans grand souci de cohérence – ce pourquoi on retrouve parfois tant de nouveautés chez les bouquinistes avant même qu'elles aient vu la couleur d'un étal en librairie...

De mon côté, parce que ce n'est pas mon travail et que je n'ai pas l'âme d'un démarcheur, j'informe simplement les bloggeurs comme je le ferais pour n'importe quel autre critique ou lecteur, mais je ne les démarche pas (tu as pu le vérifier), et peu nombreux sont ceux qui

m'ont sollicité directement. La conséquence pour moi est très simple – et vicieuse : la grande presse traditionnelle, par atavisme et garantie d'un retour immédiat sur investissement, va aller s'intéresser au Seuil à des auteurs plus connus et/ou reconnus que moi, tandis que les blogs rechigneront à se tourner vers moi par souci de compagnonnage avec des éditeurs plus petits, sous-entendu plus vertueux.

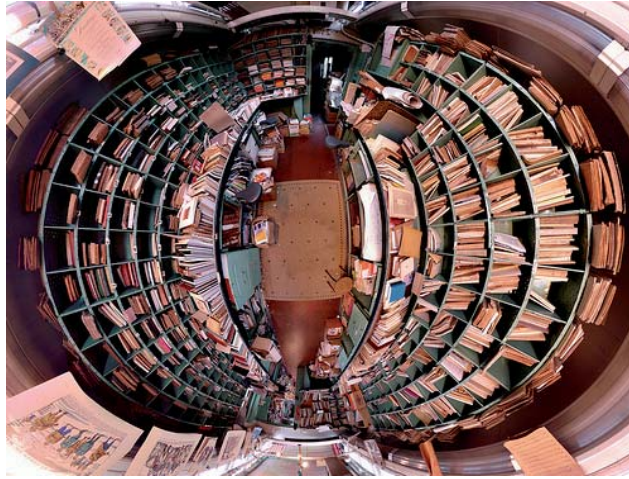
Littérature et publicité

Entendons-nous bien. Je ne me plains de rien. J'observe, je constate, j'entérine. Je n'en tire pas nécessairement de conclusions pratiques pour moi-même ou pour l'avenir. Mon propos est peu ou prou celui de tout auteur publié dans ces quelques grosses maisons qui auraient à leur catalogue quelques stars incontestables et « *bankables* ». C'est une leçon que j'ai retenue de Bernard-Henri Lévy, qui m'avait dit un jour, en substance : « Aujourd'hui, un écrivain qui se contenterait d'écrire est un écrivain qui aurait fait le choix de ne pas exister. » Je crains qu'il n'ait raison, globalement en tout cas.

Bartleby. Cette phrase de Bernard-Henri Lévy est terrible, mais je me demande si elle est vraiment exacte. Il y a certes les écrivains dont on parle et ceux dont on ne parle pas ou peu, mais je me demande s'il en est des écrivains comme des blogs : ne sont-ce pas, de manière générale bien sûr, les plus mauvais qui ont le plus de publicité, CLARABEL étant à la critique littéraire ce que Musso est à la littérature ?

Je sais qu'un éditeur comme LE SEUIL ne s'intéresse pas aux blogs, que les attaché(e)s de presse n'y accordent aucune importance. Néanmoins, il y a des personnes qui, au sein de ces monstres de l'édition, reconnaissent l'importance, même si elle n'est que relative, des blogs. Si toi, tu y attaches de l'importance, est-ce lié à ton activité de blogueur ? Quel sens cela a-t-il pour toi de tenir un blog ? Est-ce un moyen de promouvoir tes livres ou s'agit-il de tout autre chose ?

Marc Villemain. Je m'étonne que tu t'obstines à penser que seuls les plus mauvais littérateurs jouissent de la plus grande publicité ou des meilleurs relais critiques. Des écrivains aussi peu contestés, en tout cas sur un strict plan littéraire, et pour rester dans la France contemporaine, que Pierre Michon, Richard Millet, Alain Fleischer ou Jean Echenoz, ne sont pas spécialement ignorés de la grande presse critique. Bien sûr, Guillaume Musso, Anna Galvalda ou Marc Lévy jouiront de l'incomparable ravissement à se contempler sur des affiches en quatre par trois dans les couloirs du métro – chose que nous sommes au demeurant sans doute bien peu nombreux à leur envier. Mais nous sommes ici dans un autre monde : ceux-là vendent des livres par plusieurs centaines de milliers, ils frôlent parfois le million pour un seul de leur livre ! C'est, d'un point de vue économique, absolument incommensurable ! Et d'un point de vue éditorial, on ne peut pas faire comme si cela n'existait pas. Par comparaison, le champ littéraire plus traditionnel, moins suspecté, à tort ou à raison, de visées marchandes, considérera comme un fort beau succès tout roman qui se sera vendu au-delà de trois ou quatre mille exemplaires. C'est important d'avoir cela en tête, d'avoir en tête qu'un succès littéraire commence à quelques milliers d'exemplaires vendus, alors que la population globale potentielle des lecteurs doit en France avoisiner les quarante millions... De quoi l'on peut d'ailleurs inférer l'importance symbolique (donc réelle) de la littérature dans notre pays.



Tu m'invites, dans la deuxième partie de ta question, à interroger ma propre pratique du blog. Comme je l'avais dit au dernier Salon du Livre, dans un débat organisé par le MOTif sur la blogosphère littéraire (que d'aucuns préfèrent appeler *bouquinosphère*, trahissant au passage le relatif mépris dans lequel ils tiennent le livre traditionnel, lui préférant le vocable plus relâché de *bouquin*), il ne s'agit pas de se cacher derrière son petit doigt. La question de savoir si la pratique du blog par un écrivain relève davantage du marketing ou de l'acte créatif est une joyeuse tarte à la crème : « les deux, mon colonel ! » me semble la seule réponse honnête. Il va de soi que si j'ai un blog, c'est *aussi* afin de toucher un autre lectorat et d'élargir celui qui pourrait déjà s'intéresser à mes livres. Je ne vois pas à qui ni pourquoi cela poserait un problème. Mais cela n'est possible que si cette pratique témoigne d'une aspiration littéraire incontestable, que si l'ambition de l'auteur ne souffre aucune ambiguïté. J'ai créé mon blog à un moment où j'avais besoin d'une respiration dans mon travail d'écriture, où j'avais besoin aussi de me purger de certaines humeurs afin qu'elles ne contaminent pas mon travail littéraire proprement dit. Je suis honnête sur mon blog, je n'y écris rien que je ne penserais pas, je n'y use pas d'un style qui me serait étranger, je ne me contrains à aucun format et ne me refuse à aucun sujet. Mieux : au moment où j'y écris, et selon bien sûr la teneur ou la tonalité du message, je me sens vraiment écrivain. Ni plus ni moins que devant ma feuille blanche. Et puis, les lecteurs ne sont pas idiots : ils admettent qu'un écrivain cherche à vendre ses livres. Or, à cette fin, le blog constitue *aussi* un vecteur de publicité et/ou de notoriété. Bien hypocrite celui qui prétendra le contraire.

Les Français sont les champions de la posture et du procès d'intention : l'auteur *underground* perdra ses fans de la première heure une fois advenu le premier succès de librairie.

Marc Villemain

Du snobisme

Ce qui m'ennuie dans ce genre de débat, voire qui m'agace, c'est que nous sommes en France les champions de l'hypocrisie vertueuse. Non

seulement nous avons une facilité générale et hors du commun à dire le bien et le mal, mais nous associons toujours et spontanément le bien à ce que j'appellerai *l'intentionnellement correct*. Ceux qu'offusqueront les petites compromissions de tel ou tel auteur avec les bien nommés *mass médias* seront parfois les mêmes qui se précipiteront sur le nouveau livre de Stephen King, lequel sait bien volontiers et sans scrupule entrer dans la contemporanéité numérique et commerciale (et je m'empresse d'ajouter que je prends souvent de belles leçons d'écriture auprès de King et que je le tiens en grande estime, contrairement à nombre de nos petits marquis du bon goût.) Moyennant quoi, les Français sont surtout les champions de la posture et du procès d'intention : l'auteur *underground* perdra ses fans de la première heure une fois advenu le premier succès de librairie. Des lecteurs, aujourd'hui, en France, dans un mouvement que l'on ne peut concevoir autrement que comme un élan d'idéologie, se

refuseront à lire un écrivain sous prétexte qu'il serait, ou trop connu, ou publié chez un éditeur trop établi. Tel écrivain qui laissait paraître la plus grande indifférence aux lubies de son temps, ou qui au contraire lui manifestait son plus grand dédain, sera crucifié d'avoir simplement voulu faire autre chose, modifier son itinéraire personnel ou se colleter avec un autre genre. Ainsi Michel Houellebecq n'a-t-il jamais pensé ni écrit autre chose que ce qu'il relate ou confesse dans ses entretiens avec Bernard-Henri Lévy : les houellebecquiens lui pardonnent-ils ? Rien n'est moins sûr. Mais ils se satisferaient sans doute que leur auteur publie un ouvrage un peu obscur chez un éditeur incertain. Cela n'est-il pas la preuve de la plus remarquable bêtise ? de la plus merveilleuse duplicité morale ?

Bartleby. Ce que tu dis de ce snobisme bien français est exact et se vérifie dans d'autres domaines, comme celui de la musique. Mais ce snobisme ne concerne aucunement les vrais critiques. Aucun de mes collègues du FRIC-FRAC CLUB ne s'attriste du succès grandissant rencontré par Bolaño, Pynchon ou Vollmann, bien au contraire !

Je me demande parfois pourquoi on parle si peu de littérature étrangère. Est-ce parce que les critiques français croient qu'il n'y a de littérature que française, ou est-ce tout simplement par ignorance ?

Bartleby

Littérature et littérature (2)

Je crois qu'en ce qui concerne la notoriété de ces auteurs en France, le rôle des blogs a été très important car la critique traditionnelle la plupart du temps les a ignorés et quand ce n'était pas le cas, c'était pour parler de leurs livres rapidement,

comme si de rien n'était. Vis-à-vis de la littérature étrangère, la critique et les médias sont totalement défaillants. TRANSFUGE fit un temps un bon boulot avant de devenir un sous-CHRONIC'ART. Je me demande parfois pourquoi on parle si peu de littérature étrangère. Est-ce parce que les critiques français croient qu'il n'y a, à quelques exceptions près, de littérature que française ou est-ce tout simplement par ignorance ? Je crois que l'ignorance prime sur le désintérêt. Je ne parle évidemment pas des grands auteurs étrangers reconnus depuis des décennies qui, tels Philip Roth ou Paul Auster, bénéficient de tous les éloges, même lorsqu'ils publient de mauvais livres (ce qui est devenu systématique pour Paul Auster), je parle d'auteurs qui ne sont pas encore des dinosaures, mais dont l'œuvre est en construction ou, comme c'est le cas avec Bolaño qui est décédé, en voie de traduction. La presse commence à en parler alors qu'il est question d'eux depuis de nombreuses années sur la blogosphère. Bien avant que je crée mon blog, j'ai découvert grâce à François Monti (TABULA RASA) ou à Juan Asensio (STALKER) des auteurs dont je n'avais jamais entendu parler dans la presse si ce n'est de manière anodine. Encore aujourd'hui, un écrivain comme Dag Solstad qui est pourtant considéré comme le plus grand écrivain norvégien actuel n'a même pas été interviewé lors de son voyage en France (si ce n'est par moi sur mon blog). *L'Odysée barbare* de Daniel Sada publiée en début d'année n'a eu qu'un vague écho dans le *Monde des Livres* et cela à l'occasion du Salon du livre. Si le Mexique n'en avait pas été l'invité, le silence aurait sûrement été total. Sada est pourtant considéré comme le nouveau Fuentes et il n'y a que des blogs qui lui ont consacré des articles de fond.

Une autre remarque : lorsque tu me dis que la presse parle d'écrivains exigeants, tu cites Millet, Echenoz, Fleischer et Michon (que des Français, tiens, tiens...). Le statut que tu leur accordes est discutable, sauf peut-être pour Michon, mais passons. Néanmoins, la plupart des lecteurs seraient d'accord avec toi. Mais qui d'autre ? Bien sûr, tu vas me citer Quignard, Cadiot, Rolin, etc. Soit. Mais encore ? Qu'en est-il de ces auteurs inconnus du public qui pourtant ont un talent immense comme Cendrey ou Escot ? Je t'avoue que je ne peux pas en citer beaucoup d'autres. Sami Sahli. Et si je ne peux pas en citer beaucoup d'autres, c'est peut-être parce qu'en dehors de quelques autres que je ne connais pas, il n'y en a pas. Il y a de

bons écrivains certes, mais des écrivains qui osent, qui sont novateurs, qui sont à la hauteur d'un McCarthy ou d'un Bolaño, non, il n'y en a pas beaucoup. Pour en revenir à ce que nous disions, je crois qu'ils existent, mais qu'ils ne sont pas publiés, et cela pour la raison déjà avancée que la plupart des éditeurs ne décident de publier un livre que s'il a des chances de marcher. Ce n'est pas la littérature française qui est malade, c'est l'édition française et c'est pourquoi il faut remercier de petits éditeurs audacieux comme INCULTE, VERTICALES ou le VAMPIRE ACTIF qui osent l'originalité.

Marc Villemain. Désaccord sur presque tout... Sérieusement, on ne peut arguer : 1) que les blogs seuls ont permis la reconnaissance en France de Bolaño, Pynchon ou Vollmann, 2) que la presse traditionnelle, aux quelques exceptions que tu tiens à souligner, ne s'intéresse pas aux « écrivains exigeants », et, 3) que « la plupart des éditeurs ne décident de publier un livre que s'il a des chances de marcher ». Le quotidien du livre dément intégralement ce type d'assertions – ou alors il faudrait nous expliquer pourquoi l'édition française publie chaque année tant de nouveaux livres, car aucun éditeur ne peut décemment attendre un retour sur investissement de chaque nouvelle publication : c'est même l'exact contraire qui se produit. Enfin, ce n'est pas parce que les têtes de gondoles ont les faveurs, non seulement de la presse mais des médias en général (et j'ajouterai : des lecteurs, car il faut aussi cesser de penser que les lecteurs ne lisent que ce qu'on leur dit de lire), que cela modifie ma perception des choses et mon jugement sur ce que je connais de la chaîne du livre.

Mais le seul exemple dont je puisse parler avec quelque exactitude est celui qui m'implique personnellement. Que je ne sois pas un « écrivain exigeant », je veux bien l'admettre ; je n'en suis pas davantage un auteur populaire, et mes différents éditeurs savaient très bien qu'aucun de mes livres n'avait de « chances de marcher ». Ils pariaient ou parient peut-être sur l'avenir, mais, s'agissant de mon présent littéraire, qui seul m'intéresse, il va de soi qu'aucun de mes livres ne pouvait rencontrer le succès. Et qu'ils aient été bons ou mauvais n'y change, je crois, rien. Or c'est bien un des ces mastodontes de l'édition que tu as dans le viseur qui me publie. Et si l'on s'en tient à un aspect exclusivement comptable ou mercantile, je peux dire que j'ai fait perdre de l'argent à PLON, à MAREN SELL, et enfin au SEUIL. Qui tous, pourtant, ont souhaité me publier. Et je pourrais à mon tour t'aligner plusieurs dizaines de noms d'auteurs publiés dans de « grandes » maisons alors que les deux parties (l'auteur, l'éditeur) savent pertinemment qu'ils n'ont que bien peu de chances de rencontrer plus de cinq ou six cent lecteurs.



L'édition en France (2)

Aussi je ne partage du tout ton avis selon lequel « ce n'est pas la littérature française qui est malade, c'est l'édition française. » Je ne sais pas dans quel état se trouve la littérature : ni malade, ni bien-portante, elle avance selon ses voies et dans son temps, voilà tout. Elle a, aujourd'hui comme hier, ses figures, tristes ou hautes, ses grands serviteurs et ses petits laquais, son poison et son contrepoison, ses intérêts, ses étroitesse, elle est parcourue d'autant d'incertitudes que d'arrogances et navigue entre éclats et simples coups. Je crois en revanche que la littérature, non pas française mais *en France*, a perdu de son lustre, de cette supériorité un peu intimidante qui, paradoxalement, motivait aussi les admirations populaires.

L'explication la plus simple consiste à comprendre cette perte d'influence par une baisse générale du niveau, bref à déplorer l'absence de grands écrivains. Explication qui, selon moi, relève davantage du syndrome. La littérature n'est certainement pas malade, c'est son statut qui s'est dégradé. Ce qu'elle suscite. La manière qu'on a de l'utiliser à tort et à travers. Sa dissolution dans le grand ensemble du divertissement, sur lequel s'appuie de plus en plus l'économie réelle. Le désir qu'elle a fait naître chez certains d'accéder à des formes de célébrité antinomiques avec le silence et la réserve qu'elle requiert. L'on pouvait espérer parader sur un plateau de télévision en entonnant une rengaine à trois sous, on peut maintenant cultiver le même espoir en publiant – la caution intellectuelle en sus. Reste à savoir pourquoi, et je me sens bien incapable de le dire ; sauf, spontanément, à trouver un début de réponse dans un certain enivrement globalisateur, technophile, ultra-démocratique, qui, selon moi, recèle nombre de dangers irréversibles.

Quant à l'édition française, n'est-ce pas ritournelle éternelle que de la dire « malade » ? consanguine ? atteinte de népotisme ? sujette aux renvois d'ascenseur ? au copinage ? à l'attrait de l'argent ? Tout cela n'est vrai que si l'on accepte de considérer que c'est également incomplet. La réalité, c'est qu'elle est acculée, comme la quasi-totalité des autres secteurs économiques, et indécise quant aux choix politiques et stratégiques à faire. Mais la grande édition n'est pas moins que les autres peuplée de personnes authentiquement amoureuses des lettres. L'audace des petits éditeurs, que nous louons toi et moi, n'induit pas que leurs choix soit toujours artistiquement ou littérairement fondés. Leur audace consiste *aussi* à se démarquer, à créer ou à occuper une *niche*. C'est *aussi* parce qu'elles sont acculées à être meilleures que les autres, parce qu'elles jouent leur survie, que ces maisons ont un catalogue, un fonctionnement et une ambition qui nous semblent davantage sensibles à la seule littérature. Ce que je dis, le plus simplement du monde, c'est qu'on ne peut pas louer systématiquement la vertu des petits sans aller plus loin. Sans se demander ce qu'ils ont de *génétiqument* vertueux. Sans se demander pourquoi ils le sont ou semblent l'être, et jusqu'à quand ils le seront ou pourront le rester. Car que l'on ne se trompe pas sur mon propos. Outre un GALLIMARD, les derniers articles que j'ai écrits s'appliquent à des livres publiés chez ALLIA, BELFOND, QUIDAM, ARLEA, LE DILETTANTE, FINITUDE, et LE PETIT PAVE : on ne pourra pas dire que je fasse dans le mastodonte impérialiste !

Enfin j'en reviens à moi, non par égocentrisme mais pour essayer d'ancrer mon propos : en dépit de toutes mes réserves, je considère que LE SEUIL a fait preuve d'audace en publiant mes nouvelles, genre dont chacun sait qu'il est, avec la poésie, le moins rémunérateur ; et, pour ta gouverne, tu sauras qu'une quinzaine de petits et moyens éditeurs ont refusé ces mêmes textes tout en en louant la qualité, au nom de ce seul et unique argument : les nouvelles, ça ne marche pas, cela ne se vend pas. CQFD.

Critique de la critique

J'essaie de comprendre notre désaccord, latent depuis le début de notre échange. D'en comprendre les soubassements, voire les mobiles. Je n'en ai pas encore l'explication – outre que nous ne parlons pas tout à fait du même lieu – mais je me dis que nous n'avons sans doute pas la même approche ni que nous n'accordons la même importance à une certaine et

La littérature est le dernier des arts lents. Celui qui, parce qu'il n'induit aucun spectacle et qu'il requiert son amateur plusieurs heures durant, résiste à ce qui structure les dynamiques les plus ancrées et les plus valorisées de notre modernité.

Marc Villemain

nécessaire temporalité. Une génération ne chasse pas l'autre, cela ne marche pas comme ça – et je parle aussi bien des écrivains que des éditeurs, des critiques que des lecteurs. Sauf cas très exceptionnels, l'immense qualité d'un écrivain ne conduit pas mécaniquement à la reconnaissance et à la notoriété dans les

mois qui suivent. Il faut du temps. Je veux dire qu'il faut des années, peut-être des décennies, et que c'est très bien ainsi. La littérature est selon moi le dernier des arts lents. Celui qui, parce qu'il n'induit aucun spectacle et qu'il requiert son amateur plusieurs heures durant, résiste à ce qui structure les dynamiques les plus ancrées et les plus valorisées de notre modernité : la vitesse, le flux, l'image, l'instant, la spontanéité. C'est de moins en moins vrai, malheureusement, car d'aucuns ont tendance à vouloir transformer la littérature en spectacle *vivant* (quid d'un spectacle mort... ?) mais le principe demeure.

Les journalistes, les bloggeurs, les prescripteurs, les lecteurs, les commentateurs, la critique pour faire vite, n'exercent ni un art, ni une science. Ils tentent, avec plus ou moins d'acuité ou de profondeur, de pénétrer une œuvre de l'esprit, bonne ou mauvaise peu importe, et d'en rendre compte. Ils le font avec leur culture, leurs attentes, leur présupposés, leurs réflexes, mais aucun d'entre eux ne peut et ne pourra jamais entrer dans les arcanes du cerveau et du corps de l'écrivain écrivant, dans ce temps à la fois extrêmement reclus et impitoyablement étiré qu'est le temps de l'écriture. La critique entendue dans son sens courant ne constitue guère plus qu'un moment du temps collectif ; elle en dit au moins autant sur elle que sur le livre et l'auteur dont elle dit vouloir faire l'étude. Je suis à peu près persuadé qu'aucun écrivain d'aucun temps n'a jamais lu les critiques qui lui étaient adressées qu'avec un sentiment d'étrangeté assez inexpugnable. J'éprouve d'autant plus fortement ce sentiment en parcourant Internet, qui, en matière de littérature en tout cas, charrie parfois une arrogance et une grossièreté que je n'avais pas rencontrées auparavant. De simples lecteurs y assènent des jugements dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils manquent parfois de fondements, sans souci aucun de la fabrication d'une œuvre, de sa complétude, de ce qu'elle recèle de définitivement incompréhensible, tout ça en usant d'un tutoiement corporatiste qui en dit long sur leur ambition et sur la considération qu'ils disent éprouver pour les lettres. Pour te dire les choses franchement, et comme je ne les ai sans doute jamais dites, je n'aime pas la critique, je n'aime pas l'idée même de critique. Je mesure les limites intellectuelles de cette ultime assertion, sa part de bêtise et d'ambiguïté (d'autant que je la pratique moi-même !), mais c'est ma vérité profonde. Ce que je dis là catapulte notre propos un peu technicien sur le calibrage des articles ; courts ou longs, peu importe : ce qui importe, c'est l'effort du critique pour entrer dans un texte en n'omettant jamais de penser qu'il se trouve là face à un objet qui n'aurait pu être écrit autrement, pour cette simple raison qu'il n'appartient qu'à un seul. Ce pourquoi, je te le dis sans flagornerie aucune, tu fais sans doute partie, au sein des blogs littéraires, des meilleurs critiques : l'on sait, l'on sent en te lisant que tu es sensible à la part de mystère et d'humanité qui entoure la fabrication d'un livre. Je vais être un peu vieux jeu en disant cela, mais tant pis : le maître mot du critique, pour moi, ce qui doit l'animer, au-delà de sa science, de son savoir, de sa culture, de son talent propre, c'est l'humilité. Quiconque a une fois pris sa plume et essayé de transformer, de métamorphoser son rapport au monde en livre, en création, en fiction ou en poésie, ne peut que faire preuve d'humilité devant ce travail. Ce qui, cela va de soi mais mieux encore en le disant, n'induit évidemment pas de baisser la garde : il ne s'agit pas de taire ses réserves, ses critiques ou ses détestations, juste de les manifester en tenant compte de l'absolue et étrange singularité qui peut conduire un humain à transcender par écrit une histoire, réelle ou inventée, et à vivre avec cela des années durant.



Bartleby. Tu te réfères à ce que tu connais. Moi aussi. Et c'est pourquoi je suis tout à fait sérieux dans mes réponses. J'ai par exemple découvert Bolaño grâce à François Monti et je suis persuadé que les blogs ont eu une influence immense pour la reconnaissance de ces auteurs. Je ne vois d'ailleurs pas pourquoi tu minimises autant le rôle des blogs. Bien entendu, les lecteurs de blogs littéraires ne sont pas aussi nombreux que les lecteurs de presse écrite, mais parmi les lecteurs de François Monti, il y a d'autres blogueurs qui ont à leur tour parlé de Bolaño et ont ainsi contribué à le faire connaître ; des blogueurs mineurs (moi, Antonio Werli, Cédric Rétif) et des blogueurs majeurs (Juan Asensio). Aujourd'hui, si tu tapes dans GOOGLE une recherche au nom de Bolaño, tu trouveras une quantité impressionnante d'articles issus de blogs. Claro, le traducteur de Vollmann et de Pynchon, a parfaitement compris l'influence réelle d'internet et tient à jour son blog (Le clavier cannibale) pour promouvoir ses auteurs (il est également directeur de collection) ou ses propres travaux. Toi aussi, non ? Je suis tout aussi sérieux en affirmant que les auteurs exigeants sont relativement ignorés de la presse traditionnelle. Là encore, ce n'est qu'un constat. Tu trouveras bien plus d'articles sur tel ou tel écrivain à la mode que sur l'un ou l'autre des auteurs que je t'ai cités.

Si Le Seuil t'a publié, c'est qu'ils espéraient malgré tout que tes nouvelles se vendraient. Tu n'as pas été publié par amour de l'art, je n'y crois pas une seconde.

Bartleby

A propos des politiques éditoriales, je veux bien être un peu plus modéré. J'insiste sur le « un peu »... Si l'on prend un éditeur comme LE SEUIL, il faut d'abord établir des distinctions, notamment au niveau des collections (et des filiales comme les excellentes EDITIONS DE L'OLIVIER). Certaines collections prennent plus de risques que d'autres, je pense notamment à FICTION & CIE qui a un catalogue impressionnant (je signale d'ailleurs un nouveau nom qui mérite le détour : Paul Beatty). Et pourtant, ils ont aussi Christine Angot et quelques autres. Encore une fois, je ne peux pas croire qu'il s'agisse d'autre chose que d'un impératif économique. Christine Angot permet de publier des auteurs qui se vendront moins, bien que les éditeurs espèrent toujours qu'ils se vendront tout de même malgré tout. Je ne crois pas à la générosité des éditeurs. Si LE SEUIL t'a publié, c'est qu'ils espéraient malgré tout que tes nouvelles se vendraient. Tu n'as pas été publié par amour de l'art, je n'y crois pas une seconde. Et cela parce que les intérêts sont plus économiques que littéraires, tout simplement. Et c'est pourquoi j'insiste : la littérature n'est pas malade, mais elle souffre de l'économie et cela condamne des écrivains à ne pas publier. Son statut n'a rien à voir là-dedans, je ne crois pas du tout en une baisse du niveau. La littérature est la littérature. Il y aura toujours des écrivains qui chercheront la gloire alors que d'autres chercheront à créer. Ce que je dis, c'est que l'édition accorde de plus en plus d'importance aux premiers et néglige de plus en

plus les seconds, et cela parce qu'elle est un secteur de l'économie comme les autres soumis à des impératifs de rentabilité. Et si la littérature est la littérature, la presse est toujours la presse. Dans un cas comme dans l'autre, il n'y a ni progrès, ni décadence. Les grands écrivains mettent du temps à s'imposer (et la plupart s'en moquent certainement) parce que la presse a toujours un temps de retard. C'est là que les blogs jouent un rôle : ils sont tenus par des lecteurs, pas par des journalistes et on y trouve ce qu'on ne trouve pas toujours dans la presse : une connaissance de la littérature et de véritables lectures, argumentées et pertinentes ; du moins en ce qui concerne les blogs littéraires à proprement parler.

C'est pourquoi, contrairement à toi, j'aime la critique. Comme le disait Oscar Wilde, la critique est un art. Pas une science, mais un art, oui. Il ne s'agit ni d'encenser ni de « descendre », il s'agit de lire et de rendre compte de sa lecture. Critiquer, c'est interpréter et c'est pour cela que le critique n'a que faire de l'écrivain, de ses souffrances, etc. Le critique a affaire à un objet fini : le livre. Les souffrances de l'écrivain ne concernent que l'écrivain. Ce que l'écrivain a voulu dire ne concerne également que lui. Le critique n'a pas à s'en soucier. Ce que l'écrivain a voulu dire, il l'ignore et il s'en moque car son boulot est de rendre compte non pas de ce que l'écrivain a voulu dire, mais de ce qu'il a dit et de la manière dont avec ses présupposés culturels, esthétiques, etc., il reçoit ce dire. Il y a donc plusieurs lectures possibles d'une œuvre. Elles peuvent être plus ou moins profondes, plus ou moins rigoureuses et tout en étant opposées, être pertinentes quand même. Je crois d'ailleurs que plus une œuvre suscite l'interprétation, plus cela témoigne de sa qualité. Prenons un exemple : aujourd'hui encore, il y a, tous les ans, plusieurs thèses de doctorat sur Dom Juan, sur Don Quichotte, Moby Dick, etc. Cela est rendu possible grâce à l'infinie richesse de ces œuvres. Maintenant, ce que pensent Molière, Cervantes ou Melville de leur livre... on s'en fout. On s'en fout parce que leur interprétation n'est pas forcément plus pertinente que celle de leurs lecteurs ; elle est même souvent moins bonne. Les grands écrivains ne sont effectivement pas toujours de bons critiques.



Marc Villemain. Au contraire, les plus grands critiques ont souvent été d'immenses écrivains : songeons seulement à Baudelaire, à Proust, à Diderot, à Péguy, Gide, Valéry, Sartre ou Blanchot... Mais bon, soit. Entérinons certains désaccords, même si j'entends un peu mieux ce que tu veux dire (à mon tour d'insister sur le « un peu »... !). Résumons, donc.

Le ventre mou de la blogosphère littéraire me semble d'une qualité globalement assez inférieure au ventre mou de la critique traditionnelle.

Marc Villemain

S'agissant des blogs, je ne vise pas tant à minimiser leur rôle qu'à tempérer un certain engouement,

engouement dont certains mobiles me semblent au demeurant sujets à caution. L'excellence, éprouvée, des travaux de Christophe Claro, Juan Asensio, François Monti, Pierre Cormary et quelques autres est indiscutable, je les lis fréquemment et considère comme toi qu'ils ne sont pas étrangers à la reconnaissance de tel ou tel auteur ou à la constitution d'un noyau de lecteurs fidèles et exigeants : je dis juste qu'il s'agit d'une élite, disons des meilleurs d'entre nous. En résumé, le ventre mou de la blogosphère littéraire me semble d'une qualité globalement assez inférieure au ventre mou de la critique traditionnelle.

Désaccord persistant sur l'édition. Tu parles d'économie comme si le sujet était honteux : un côté « cachez ce sein que je ne saurais voir ». C'est l'effet d'une certaine idéologie que de considérer qu'il y aurait d'un côté de vilains renards affairistes, de l'autre de gentilles petites poules dévouées aux belles-lettres idéelles : la transposition à la sphère économique contemporaine de la métaphore jaurésienne du poulailler me semble désormais peu efficiente. Moyennant quoi, si Emilie Colombani et le comité de lecture du SEUIL ont décidé de me publier, eh bien oui, je crois que c'est par amour de l'art – et tant pis si ce que je dis passe pour un accès de prétention, tu sais, toi, que ça ne l'est pas. Le jour où la décision a été prise, j'ai d'emblée été prévenu : ne vous faites pas d'illusion, m'a-t-on dit en substance, cela ne marchera pas. Pourquoi m'éditer, alors ? Deux réponses à cela. La première, qui est simple, tient au fait que les gens du SEUIL ont aimé mon recueil et que d'aucuns s'y obstinent à faire valoir la littérature. La deuxième, qui va peut-être dans ton sens (ou du moins que tu n'hésiteras pas à tirer dans ton sens, n'est-ce pas...), c'est que LE SEUIL avait enregistré l'année passée un joli succès d'estime avec le recueil de Bernard Quiriny, *Contes carnivores*, succès que l'éditeur espérait peut-être renouveler avec moi. LE SEUIL, comme n'importe quel autre éditeur, qu'il fût colosse ou lilliputien, est à l'affût d'auteurs pour demain, d'écrivains dont on peut se dire, à tort ou à raison, qu'ils pourront peut-être, un jour, rencontrer un certain succès. Que je sois en mesure ou pas de répondre à ce vœu, c'est évidemment une autre question, assez vaine au demeurant – et que je ne me pose guère, est-il utile de le préciser.

La critique, j'y reviens. « La critique n'a que faire de l'écrivain, de ses souffrances, etc. La critique a affaire à un objet fini : le livre », dis-tu. C'est là un vieux débat, dûment éclairé par Proust et Sainte-Beuve, et dont je sais, ô combien, qu'il est délicat à conclure. Ce que je peux dire, c'est que, comme écrivain, je ne peux souscrire à cette idée. Ne serait-ce que parce mon « objet fini » à moi est constitué des dites « souffrances etc... » dont tu dis te contreficher. Cette part intime, biographique, est constitutive de mes livres, que j'en ai ou pas pleine conscience. Comme critique enfin, j'ai plaisir et intérêt à comprendre d'où viens ce que je lis, à quelle contemporanéité ou quel instant du temps historique elle fait écho, même indirectement. Il ne s'agit, pas comme Pierre Jourde m'en a un jour accusé, de faire du *psychologisme*, tentation dont nous devons nous défendre : il s'agit d'accepter l'idée qu'une part sombre, profondément mystérieuse et inaccessible de l'œuvre, relève de la chair – celle de l'homme, celle de l'histoire. Que si le *créateur* ne se décalque que très imparfaitement sur l'*instance créatrice*, il n'en demeure pas moins le terreau à partir duquel une disjonction entre lui-même et sa création a pu s'établir. Que s'il y a du *moi* dans mon œuvre, il y a aussi du *nous*. Et qu'à cette aune, je trouverais dommage qu'un critique, fût-il le plus brillant, le plus perspicace, se refuse, au nom de l'art pour l'art, car c'est bien de cela qu'il s'agit, d'aller s'enquérir de la trame d'une œuvre – au sens de ce qui se trame ou a pu se tramer derrière elle. Ce serait d'autant plus dommage qu'il y trouverait maints motifs d'éclaircissement et de compréhension d'un texte qui, en effet, je te l'accorde, dépasse souvent l'auteur lui-même.

Bartleby. Nous ne nous sommes pas compris à propos de l'écrivain. Tu avais l'air de dire que les critiques devaient tenir compte de la difficulté qu'il y a à écrire. C'est ce que je refuse. La critique ne doit avoir aucune empathie pour l'auteur.

Marc Villemain. Ils n'ont pas à tenir compte de cette difficulté, en effet. Ce que je dis, c'est qu'ils ne peuvent pas faire semblant d'ignorer ce que l'écrivain engage lorsqu'il écrit, ce qui se joue dans le temps de l'écriture, et qui dépasse ou déborde de la littérature et de ses techniques.

Bartleby. Maintenant, je ne sais pas s'il est nécessaire que le critique s'intéresse à la biographie de l'auteur. Il est évident que l'existence influe directement l'œuvre. Tout le monde connaît la phrase prêtée à Flaubert selon lequel Madame Bovary, c'est lui. Proust réfute cette idée et pourtant *La Recherche* s'inspire très largement de sa vie. Les événements y sont magnifiés, transformés, etc, mais ils n'en demeurent pas moins des sources évidentes. A quel point cependant cela permet-il de mieux comprendre un livre ? L'intérêt universitaire est certain, mais après ? Je crois que la biographie d'un auteur apporte un « supplément d'âme » à la lecture, à l'appréciation d'un livre, mais l'essentiel réside dans le livre lui-même. Dans *Et que morts s'ensuivent*, *Matthieu Vilmin*, qui donne son nom à une nouvelle, est né le 1^{er} octobre 1968 à Meaux, comme toi. Bon, eh bien je ne sais rien de ta jeunesse, je ne sais pas ce qui a pu inspirer cette nouvelle et je l'apprécie quand même. C'est même l'une de mes préférées ! Je ne crois pas qu'en me disant de quelle manière elle s'inspire de ta vie, je l'apprécierai plus. Je la comprendrai de manière différente et peut-être même d'une manière tronquée. C'est peut-être toi que je comprendrais mieux, mais pas la nouvelle...

A propos de l'édition, détrompe-toi, je ne considère pas l'économie comme une chose honteuse, je pense simplement que ses intérêts sont, par nature, néfastes à la littérature. Pour être plus précis, tout dépend des priorités. Si le but est de faire de l'argent et qu'on publie afin d'en faire, la littérature est presque à tous les coups perdante. Si l'on publie par amour des livres en espérant faire de l'argent, alors la littérature est presque à tous les coups gagnante. L'économie n'est pas un mal en soi, elle le devient quand elle est exclusive. Ce qui compte, c'est le livre, non ?

Je ne considère pas l'économie comme une chose honteuse, je pense simplement que ses intérêts sont, par nature, néfastes à la littérature.

Bartleby

Marc Villemain. Ta vision du livre et de la littérature est exigeante parce qu'elle est exclusivement idéelle. Et ton refus de transiger avec l'Idée te conduit à une position que je crois naïve ; le problème, pour moi, est que cette naïveté n'est pas sans receler quelque danger. « Ce qui compte, c'est le livre », dis-tu : tu n'auras aucun mal à mettre tout le monde d'accord sur un tel dénominateur commun. Mais il n'existe aucun livre qui n'implique pas, qui n'induisse pas une multitude de jeux, de combinaisons, d'implications qui n'ont qu'un rapport assez lointain avec l'Idée. Seul l'écrivain n'a pas à les prendre en considération – mais il n'est pas interdit de s'y intéresser. Les autres acteurs de la chaîne du livre doivent prendre cette part, à la fois ingrate et rémunératrice, à bras le corps ; et de cela je ne les envie pas.

J'adhérerais donc sans difficulté à ton discours, et suis le premier à ne m'intéresser qu'au texte, à me défier de tout ce qui y est périphérique. Je suis le premier, même, à m'agacer de l'obsession contemporaine à rendre le livre « vivant », à en faire autre chose qu'un livre, autre chose qu'un texte, à le prendre pour ce qu'il n'est pas : un prétexte à rencontres, à de l'animation ou à du spectacle. Un livre est d'abord le réceptacle d'une pensée qui, en s'écrivant, vient à mourir. J'ai beau dire tout ce que je dis, je n'en ai pas moins une vision quasi-monacale et hyper individualiste de l'écriture et de la lecture. Mais nous ne parlons pas seulement ici d'art ou d'esthétique : nous parlons aussi d'un système, d'une mécanique, d'une économie.

Un livre est d'abord le réceptacle d'une pensée qui, en s'écrivant, vient à mourir.

Marc Villemain

L'anonymat sur internet

Je passe peut-être du coq à l'âne, mais je me faisais la réflexion que ton anonymat est ou était peut-être aussi le fruit de cette pensée idéale. Ta manière à toi

de te situer dans le monde du livre sans avoir l'impression de mettre en péril ton intégrité de lecteur et d'authentique amoureux du texte. Je voudrais donc te poser une question à propos de ton blog, BARTLEBY – LES YEUX OUVERTS, question personnelle, certes, mais qui au fond déborde ton propre cas. Depuis trois ans, aucun lecteur ou presque ne connaît, ni ton nom, ni ton prénom. Au point que ta propre épouse ignorait jusqu'à il y a peu l'identité réelle de Bartleby (tout en te lisant peut-être, sans le savoir ?) Qu'est-ce qui t'a conduit à ce choix ? que cherchait-il à garantir ? ou à protéger ?

Bartleby. Je lève peu à peu mon anonymat. Disons qu'au départ, mon activité était clandestine pour plusieurs raisons. Je suis plutôt discret et modeste, même si prends parfois des positions un peu tranchées, et je ne voyais pas l'intérêt d'écrire sous mon propre nom, cela d'autant plus que je légitimité dans mon activité textes dans l'infini de la sérieusement qu'ils seraient de personnes. J'avais bien lu et apprécié, sinon je espoir ressemblait à celui du bouteille à la mer. Petit à petit donc, j'ai été lu, puis de plus en plus, surtout suite à des articles de presse et à une intervention d'Ariel Wizman sur CANAL PLUS. Cette reconnaissance m'a personnellement légitimé. Je me suis dit que ce que je faisais n'était pas totalement dénué de valeur et j'ai alors commencé à en parler aux personnes qui me sont les plus proches.

En te répondant, je commence à croire qu'il y avait aussi beaucoup d'orgueil derrière cet anonymat.

Bartleby

considérais n'avoir aucune de lecteur. J'ai déposé mes toile sans espérer lus par plus d'une dizaine évidemment l'espoir d'être n'aurais pas écrit, mais cet naufragé qui envoie une

En te répondant, je commence à croire qu'il y avait aussi beaucoup d'orgueil derrière cet anonymat... L'anonymat m'a servi de masque. Si le travail de Bartleby n'avait pas été reconnu, Eric Bonnargent n'aurait jamais été mis en cause. Aujourd'hui encore, cependant, je ne parle qu'avec réticence de mon activité. Bartleby n'existe que sur la toile et Eric Bonnargent a, dans la réalité, d'autres activités, et peut-être même d'autres manières de penser. Bartleby a même une biographie imaginaire : il habite Paris, à Belleville, et est gardien de parking, alors qu'Eric Bonnargent habite Nice, où il enseigne au lycée et à l'Université.

Quant à mon pseudo, il a un sens, mais je ne préfère pas en parler.

Marc Villemain. Je n'ai jamais usé de pseudonymes, même si, bien sûr, la chose a pu me tenter. Et puis, il y a l'affaire Gary/Ajar, dont la légende n'en finit pas d'attiser notre fascination... Mais je crois qu'Internet m'a dissuadé de tenter l'expérience : l'outil m'a rendu paranoïaque, et je finis par y douter de l'identité de nombreuses personnes. A l'abri derrière leur clavier, il semble que certains éprouvent une telle sensation de toute-puissance qu'ils se sentent autorisés à donner des leçons au monde et à décréter sans autre forme de procès que seul ce qui leur tient à cœur est juste et bon. Et si en plus d'être à l'abri, ils se cachent derrière un pseudonyme, alors tous les défoulements sont imaginables. Encore une fois, je suis un peu vieux jeu : je veux des textes signés, dûment signés. A défaut, que le choix du pseudonyme

Internet m'a dissuadé de tenter l'expérience : l'outil m'a rendu paranoïaque.

Marc Villemain

soit l'écho d'une situation personnelle et intime, ce qui est ton cas, ou qu'il obéisse à une intention précise, expressément liée à un objet intellectuel.

Tout cela nous ramène un peu au début de notre échange : utilisateurs des outils et techniques modernes de communication et de diffusion, nous participons, à notre niveau, des progrès et du succès de cette *virtualité* dont on nous dit parfois qu'elle préfigure un certain futur. En guise de conclusion, j'aimerais savoir ce que tu perçois ce monde intangible, ultra-communicationnel, comment tu t'y meus toi-même, ce que cela modifie (ou pas) de ta vision du monde. Vaste question s'il en est, j'en ai conscience, mais que je me pose à moi-même...



Le réel et internet

Bartleby. Le sujet est effectivement bien vaste et mériterait de longs développements... Je vais essayer d'aller à l'essentiel. L'internet, par l'intermédiaire des blogs et des réseaux sociaux, m'a permis d'entrer en relation avec des personnes que je n'aurais jamais rencontrées sans cet intermédiaire. Ce qu'internet a aboli, c'est la séparation spatiale et temporelle. Bien entendu, certains diront que l'on ne parle plus à son voisin, mais à des gens que l'on ne connaît pas. Il y a évidemment des excès dans l'utilisation de cet outil, mais un usage raisonnable permet de communiquer avec des personnes ayant les mêmes centres d'intérêt que nous, les mêmes affinités, etc., et rien n'interdit de les rencontrer, bien au contraire ! Il n'empêche que moi qui étais paumé dans ce désert culturel qu'est Nice, j'ai pu, grâce à internet, rencontrer des gens qui partagent les mêmes intérêts que les miens. Grâce à la reconnaissance que m'a apporté mon blog, je collabore maintenant au MAGAZINE DES LIVRES et avec quelques autres blogueurs disséminés en France et en Belgique, nous avons créé le FRIC-FRAC CLUB qui est aujourd'hui un site (et non plus seulement un blog). L'important, me semble-t-il, est de ne pas couper la virtualité du concret. Le réel, c'est l'ensemble des deux. Les relations amicales que j'ai tissées sur la toile sont tout aussi réelles pour la plupart que les relations amicales que je peux avoir dans la vie. Sans internet, nous ne nous serions pas connus ; notre relation, du fait de notre éloignement, est avant tout « virtuelle ». Pourtant, les bières que nous avons bues ensemble étaient bien réelles, il n'y avait qu'à observer ta démarche lorsque nous nous sommes quittés !

L'important est de ne pas couper la virtualité du concret. Le réel, c'est l'ensemble des deux.

Bartleby

Marc Villemain. Tu te brodes là une légende de grand buveur : libre à toi... ! Pour le reste, je demeure dubitatif. Je ne suis pas certain, par exemple, d'avoir noué beaucoup de « relations amicales » sur « la toile » : si certaines peuvent être agréables, curieuses, stimulantes, elles ne

deviennent amicales que lorsqu'elles trouvent à s'incarner. Nous avons discuté et bu une bière ensemble, nous discuterons et nous en boirons d'autres, sans doute : c'est là (mais pas seulement !) que se crée une relation que l'on peut sereinement qualifier d'humaine, et d'amicale. Le fait que nous ayons en partage un certain nombre d'intérêts, que nous portions une commune admiration à tel ou tel écrivain, ne saurait constituer un lien autre qu'intellectuel ; l'amitié, c'est autre chose, elle se moque des intérêts communs – aussi un homme de gauche et un homme de droite, un homme de religion et un athée, un gendarme et un voleur, etc... peuvent-ils se lier d'amitié. Ce qui me met mal à l'aise, parfois, sur Internet, c'est que les regroupements y sont un peu mécaniquement balisés : s'assemblent ceux qui aiment tel auteur ou qui au contraire le détestent, ceux qui sont déjà d'un même parti et ceux qui abhorrent tel autre. Et je ne parle même pas de la novlangue des *geeks* qui, non contents de balbutier dans un idiome qui ne se soucie pas davantage de l'universel que du singulier, ne se parlent guère qu'à eux-mêmes.

Bref, pourrais-je dire à la manière de Clausewitz, cette manière de constituer de nouveaux réseaux ne serait que la continuation du social le plus traditionnel par d'autres moyens, accélérés et, pour l'essentiel, *virtualisés*. Ces réseaux ont en effet de social qu'ils s'agrègent à quelques traits communs, pas nécessairement au désir, fût-il sourd, d'être dérangé, bousculé, renouvelé. On y cherche peut-être davantage une accointance, une vérification de soi-même, qu'une altérité surprenante ou singulière. On me dira qu'il en est de même dans la « vraie » vie ; mais c'est que dans la vie, il y a un risque : l'improgrammable y est, si je puis dire, programmé ; dans ce que l'on nomme le virtuel, les chemins sont en partie fléchés, les trajectoires référencées, les regroupements suggérés.

Après Copernic, Darwin et Freud, Internet pourrait bien constituer la quatrième grande blessure narcissique : notre planète n'est guère plus qu'un grain de poussière où les singularités, les étrangetés, les dissemblances, font figure de freins à l'unité humaine.

Marc Villemain

Le virtuel, c'est ce qui n'est qu'en puissance. C'est ce qui n'est pas, ou pas encore, ou qui sera peut-être – sachant que rien n'est moins sûr. Aussi, on ne peut être que fasciné par la révolution culturelle, politique, métaphysique, qu'ont suscité Internet et l'ensemble de ses applications, révolution qui n'en est sans doute qu'à ses prémices et dont on mesure encore

incomplètement la portée. Notre vision du monde ne peut pas ne pas être affectée par l'abolition de ce que tu nommes la « séparation spatiale et temporelle ». En abolissant ou en laissant croire qu'elle abolit la distance entre les hommes, en donnant à croire qu'elle brise leur solitude ontologique, cette séparation sature les relations entre humains de motifs à la fois plus complexes et plus sélectifs. D'aucuns finissent par penser que l'étranger n'a plus pour nous grand-chose d'étrange – mais il suffit de faire une heure d'avion pour vérifier la vacuité d'une telle impression. Enfants, on nous parlait du « vaste monde » ; après Copernic, Darwin et Freud, Internet pourrait bien, paradoxalement, constituer la quatrième grande blessure narcissique : notre planète n'apparaît plus à certains que comme une petite chose où les singularités, les étrangetés, les dissemblances font figure de freins à l'unité humaine, de survivances vouées à s'éteindre : l'autre serait (enfin) devenu un voisin, et c'est à ce voisinage perpétuel que nous convient les hérauts du virtuel. Mais l'utopie d'un monde unifié n'est pas exempte d'ambiguïtés, elle ne peut manquer de susciter sa réaction, son antidote. Et ce choc, qui n'a rien de virtuel, est dangereux.

J'ai conscience d'être un peu brut, en formulant ainsi les choses. Et je ne veux pas confondre les ordres : il va de soi que des pans entiers de nos vies quotidiennes ont à gagner à cette facilité nouvelle, et assez inouïe, à communiquer. Pour cantonner mon propos à notre seul sujet, nous pouvons désormais multiplier à l'infini les échanges de textes et d'idées, susciter de nouveaux types de regroupements intellectuels et littéraires, promouvoir bien plus

largement certaines œuvres exceptionnelles ou oubliées, élargir les publics, assouplir les rigidités, bousculer les mauvaises habitudes, bref travailler dans des conditions plus efficaces et dans des configurations incomparablement plus riches que par le passé. En cela, l'outil est remarquable, et je l'utilise avec une certaine gourmandise. Mais je me défie du petit communautarisme qui sous-tend le virtuel. En même temps, je constate qu'Internet est vecteur de diversité et de multiplicité : une légère brise de rébellion s'y fait en permanence sentir. Mais que vaut, ou que vaudra cette brise, face à l'énorme vague sur laquelle surfent la *branchitude*, le mauvais goût, l'utilitarisme mercantile ?

Bartleby. Bien entendu, bien entendu... Je me suis peut-être mal exprimé. Sur la toile, j'ai toutes sortes de relation et n'ai bien voulu rencontrer que ceux avec lesquels je savais une amitié possible. Je n'ai, à de rares exceptions près, jamais été déçu et cela parce que les rencontres qui ont eu lieu ont été précédées de longs échanges et les mots mentent moins que les paroles. La manière dont tu parles de ces rapprochements me semble un peu caricaturale. Je ne suis pas ami avec tous les amateurs de Pessoa ou de Bolaño. Il y a des personnes qui, bien que partageant mes goûts, ne sont jamais rien d'autre que des contacts. Il va sans dire qu'une amitié concrète est préférable à une amitié purement virtuelle. Ce que je dis, c'est que le virtuel permet d'entrer en relation avec des gens que nous n'aurions jamais connu parce que nous sommes prisonniers d'un temps et d'un espace.

Je ne veux pourtant pas passer pour un apologiste de la virtualité. Il est vrai que, pour la plupart, les relations ainsi constituées n'ont aucune consistance et cela pour les raisons que tu indiques. Malgré tout, il y a parfois, je te l'assure, de belles surprises aussi, de l'inattendu, notamment dans les domaines que tu signales. Internet est un outil, tout dépend de la manière dont il est utilisé ; c'est un lieu commun, mais un lieu commun indépassable. Le mauvais goût et l'utilitarisme mercantile se sont déjà emparés d'internet et cela depuis bien longtemps. Mais cet outil a ceci de formidable qu'il permet, notamment grâce à certains blogs, de promouvoir des idées et une culture qui ne peuvent plus être promues ailleurs.

Marc Villemain. Alors disons que c'est le mot de la fin. Et que cet échange, lui-même à mi-chemin entre réel et virtuel, nous aura permis, à défaut de nous mettre d'accord sur tout, de mieux étayer ce qui nous distingue, et peut-être d'accéder aux raisons de l'autre. Voilà donc qui amènerait de l'eau au moulin d'Internet – puisque c'est bien par ce biais, après tout, que nous nous sommes connus...

xxx